

י"ל ע"י
קהילת שבתי בבית ד'
בנשיאות מורנו ורבנו הר"צ
רבי גמליאל הכהן
רבינוביץ שליט"א

טיב המערכת

“Il y lira tous les jours de sa vie”

Dans les *Sipouré Maassiyot* de Rabbi Na'hman de Breslev, il est raconté qu'un roi transmet de son vivant la royauté à son fils. Il lui dit : « Je connais l'avenir et je vois que tu es destiné à perdre ta royauté. Je te demande donc de ne pas être triste lorsque cela arrivera, mais de rester joyeux. Si tu es joyeux, je le serai moi aussi. Mais si tu tombes dans la tristesse, je me réjouirai malgré tout de ce que tu ne sois plus roi, car cela prouvera que tu n'étais pas digne de la royauté : un roi doit savoir rester joyeux en toutes circonstances. »

Notre sainte Torah ordonne au roi d'écrire un Séfer Torah et de le lire « tous les jours de sa vie ». Pourquoi cette obligation est-elle adressée spécifiquement au roi ? N'appartient-il pas, lui aussi, au peuple juif, déjà soumis à l'injonction de « méditer la Torah jour et nuit » ?

Justement, le verset vient nous enseigner que l'étude de la Torah doit accompagner chaque Juif « tous les jours de sa vie », quelles que soient sa situation et ses occupations. Celui qui prétend : « Je suis trop pris par mes affaires », ou encore : « Je suis accaparé par les besoins de la communauté », doit se rappeler que même le roi, dont les responsabilités sont pourtant immenses, reçoit l'ordre de garder constamment un Séfer Torah auprès de lui et de s'y consacrer chaque jour. Sommes-nous donc plus occupés qu'un roi ? !

Et les bénéfices sont nombreux : par l'étude de la Torah, l'homme mérite de développer la crainte du Ciel, de respecter les commandements, d'acquiescer l'humilité et de les accomplir comme il se doit. La Torah lui apporte également longévité, pour lui-même et pour ses enfants, ainsi que la promesse que sa descendance poursuivra son chemin et héritera de sa grandeur, plutôt que celle-ci ne passe à d'autres.

Or, nous sommes tous des fils de Roi. Si notre Père, notre Roi, nous ordonne lui aussi : « Tu le liras tous les jours de ta vie » — et nous avons vu que cette injonction concerne chaque Juif — alors cette exigence est aussi une condition pour être dignes de notre statut.

C'est exactement ce que le roi disait à son fils : « Je me réjouirai du fait que tu ne sois plus roi, car tu n'es pas digne de la royauté. »

À l'inverse, lorsque nous nous consacrons à la Torah, nous nous montrons dignes de notre statut de fils de Roi. Et nous mériterons alors toutes les bénédictions promises à celui qui se consacre à l'étude de la Torah.

À l'occasion des jours de miséricorde du mois d'Eloul, ce mois si particulier, et à l'ouverture du nouveau *zman*, que nous souhaitons voir commencer sous le signe de la bénédiction et de la réussite, nous avons rassemblé une sélection de récits parmi les « Tiv Hamaassiyot », que nous avons eu le mérite d'entendre de notre maître, le Rav Chlita, à différentes occasions au cours de l'année. Ils nous rappellent la force de la prière, tout particulièrement durant le mois d'Eloul, période privilégiée de miséricorde et de grâce.

Puisse Hachem nous permettre de nous consacrer à nos prières et à nos supplications avec un cœur sincère et humble, devant le Roi qui écoute nos prières. Puissent-elles être accueillies avec miséricorde et bienveillance devant le Maître de l'univers. Amen.

Une année commence par la prière

Au Talmud Torah « Etz Haïm », célèbre institution de Jérusalem à la génération précédente, enseignait un maître particulièrement estimé, Rav Ephraïm Nekansky zatsal. Grand érudit et homme profondément attaché à la Torah et à la crainte du Ciel, il enseigna durant de nombreuses années à Etz Haïm. Sa personnalité, sa douceur et la sainteté qui se dégageait naturellement de lui marquèrent profondément les nombreux élèves qu'il eut à former.

Chaque année, avant le début du nouveau *zman*, Rav Ephraïm avait pris une habitude particulière : il se rendait à Méron, sur le tombeau de Rabbi Chimon bar Yo'haï, afin d'y prier et d'implorer la réussite de ses élèves. Il demandait que l'année à venir soit féconde et bénie, aussi bien dans leur étude que dans leur éducation.

L'histoire suivante se déroula une année où, pour une raison indépendante de sa volonté, il ne put se rendre à Méron avant la rentrée.

Quelques jours après le début du *zman*, l'année avait démarré dans l'enthousiasme habituel. Pourtant, au milieu d'un cours de Guémara particulièrement complexe, Rav Ephraïm interrompit soudainement son cours, se leva et quitta précipitamment la classe.

Il se rendit dans la salle d'étude d'Etz Haïm, où il demanda à un jeune érudit qu'il connaissait de bien vouloir le remplacer pour quelques heures. Il se rendit ensuite au bureau de la direction, expliqua qu'il devait impérativement s'absenter et, après avoir obtenu l'autorisation nécessaire, partit immédiatement pour Méron.

Ses élèves furent évidemment très surpris. Pourquoi leur maître, qui ne manquait pratiquement jamais un cours, surtout au début de l'année, avait-il quitté la classe aussi

brusquement ? Inquiets, ils se demandèrent ce qui avait bien pu lui arriver. Le lendemain matin, lorsque Rav Ephraïm revint au Talmud Torah, en pleine forme comme à son habitude, ses élèves l'entourèrent aussitôt.

— Rabbi, qu'est-ce qui s'est passé hier ? Pourquoi êtes-vous parti si précipitamment ?

Rav Ephraïm tenta d'abord d'éluder leurs questions, mais devant leur insistance, il finit par leur révéler la raison de son départ. « J'ai été obligé de faire venir un remplaçant dès les premiers jours de l'année, expliqua-t-il. Mais je n'avais pas le choix.

« Chaque année, avant le début du *zman*, je me rends à Méron pour prier pour la réussite de l'année scolaire et de mes élèves. Cette année, pour des raisons indépendantes de ma volonté, je n'ai pas pu m'y rendre à temps. Je pensais repousser cette visite à plus tard.

Mais dès que l'année a commencé, j'ai immédiatement senti que quelque chose n'allait pas. Tout avançait avec difficulté. Je n'arrivais pas à expliquer la Guémara comme il fallait, la *souguia* devenait de plus en plus compliquée, et même la discipline commençait à se relâcher. Rien ne semblait fonctionner comme les années précédentes. J'ai compris que je ne pouvais pas continuer ainsi. Il fallait que j'aie prié pour la réussite de cette nouvelle année. J'ai donc interrompu mon cours et je suis parti à Méron. Même le directeur, qui comprenait mon attachement à cette démarche, a accepté de me laisser partir. »

Et le résultat fut immédiat. Dès son retour, tout changea. Comme si une porte venait de s'ouvrir, l'étude retrouva sa clarté et son élan habituels. Rav Ephraïm put à nouveau transmettre sa Torah avec aisance et guider sa classe dans le calme. L'année se poursuivit avec une grande réussite, dans l'étude comme dans la crainte du Ciel.

Cette histoire nous enseigne la force de la prière et, surtout, son importance au début d'un nouveau *zman*. Lorsque commence une nouvelle période, il ne suffit pas de se mettre au travail : il faut aussi

prendre le temps de se tourner vers notre Père, d'épancher son cœur devant Lui et de demander Sa bénédiction pour que l'année à venir soit placée sous le signe de la réussite, dans tous les domaines.

La force d'une prière sincère

Parmi les familles les plus estimées de Jérusalem, la famille Heyman occupe une place particulière. Ses membres sont connus pour être de grands érudits, profondément investis dans l'étude de la Torah et dans les grandes *yéchivot*. L'un d'entre eux m'a raconté le secret auquel sa famille attribue sa réussite exceptionnelle dans l'étude de la Torah.

Une de leurs grands-mères était arrivée en Israël depuis la Russie, à l'époque de Staline, lorsque le régime soviétique persécutait durement la Torah et la pratique religieuse. Elle avait grandi derrière le Rideau de fer, avec très peu de connaissances sur le judaïsme et ses commandements.

Lorsqu'elle arriva en Israël, elle imaginait naïvement que tous les Juifs qui s'y trouvaient partageaient les mêmes valeurs. Elle ne connaissait pas encore la différence entre religieux et non-religieux. Pour elle, l'essentiel était que tous étaient juifs.

Une seule coutume lui était restée de la maison de sa mère, sans qu'elle en connaisse la signification : l'allumage des bougies de Chabbat.

Elle ne savait même pas exactement ce qu'était le Chabbat. Mais elle se souvenait qu'à l'entrée du Chabbat, sa mère allumait les bougies et profitait de ce moment pour prier avec émotion pour la réussite de ses enfants.

Elle conserva cette habitude avec une grande fidélité. Chaque vendredi soir, elle allumait les bougies, se couvrait les yeux de ses mains et priait longuement, en larmes, pour ses enfants. Mais que demander exactement pour eux ? Elle n'en savait rien.

Elle vivait dans un kibboutz isolé, dans les premières années qui suivirent la création de l'État, à une époque où elle était complètement éloignée du monde de la Torah. Elle n'avait autour d'elle ni

enseignement religieux ni véritable connaissance du judaïsme.

Dans sa simplicité, elle en était venue à penser que l'homme le plus respectable et le plus accompli du pays était le Premier ministre de l'époque, David Ben Gourion. Après tout, n'avait-il pas été choisi par le peuple pour diriger le pays ? C'est donc pour que ses enfants « réussissent comme Ben Gourion » qu'elle priait chaque semaine devant les bougies de Chabbat.

Un jour, une nouvelle fit le tour du pays : Ben Gourion s'était rendu à Bné Brak pour rencontrer un grand maître de la Torah, le 'Hazon Ich. Au cours de leur rencontre, le Rav était parvenu à le convaincre de renoncer à l'une de ses décisions. La grand-mère lut la nouvelle avec attention et se mit à réfléchir. Pourquoi le Rav de Bné Brak ne s'était-il pas rendu chez le Premier ministre, dans son bureau officiel ? Après tout, Ben Gourion était l'homme le plus important du pays ! Et si le Rav ne voulait pas se déplacer, pourquoi le Premier ministre, lui, avait-il fait le déplacement jusqu'à Bné Brak pour venir chez lui ?

Elle en tira une conclusion toute simple : « Ce Rav doit être encore plus important que le Premier ministre ! Voilà pourquoi c'est Ben Gourion qui est venu à lui. Et voilà aussi pourquoi il a réussi à le convaincre. »

À partir de ce jour, elle changea donc ses prières. Lorsqu'elle allumait les bougies de Chabbat, elle priait désormais pour qu'ils deviennent aussi bons et aussi accomplis que cet homme de Bné Brak appelé 'Hazon Ich.

Et sa prière fut exaucée bien au-delà de ce qu'elle pouvait imaginer. Ses enfants et ses petits-enfants devinrent de grands érudits et comptèrent parmi les figures remarquables du monde de la Torah.

Voilà la force d'une prière sincère. Cette femme ne connaissait presque rien du judaïsme. Elle ne savait même pas faire la différence entre Ben Gourion et le 'Hazon Ich. Mais lorsqu'elle priait, elle le faisait avec un cœur pur et sincère. Sa prière, portée par cette sincérité, monta jusqu'aux Cieux et fut accueillie avec miséricorde et bienveillance par le Roi qui écoute la prière de chacun.